

IRIE HACHETTE ET Cie
ULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

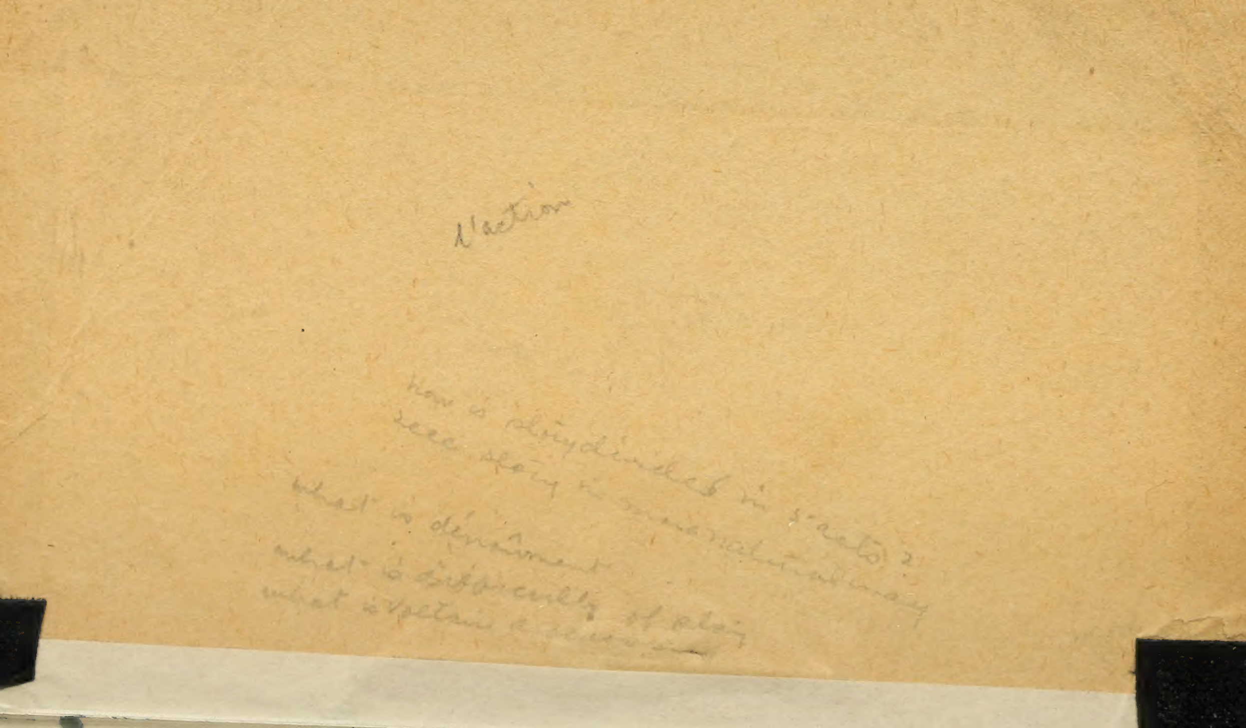
VOLTAIRE

ALZIRE

TRAGÉDIE

ANNOTÉE

PAR E. GÉRUZEZ
Ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris.


N'action
what is dénouement
what is difficulty of play

ALZIRE

AUTRES OUVRAGES DE M. GERUZEZ

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

Petit cours de mythologie, contenant les mythologies des Grecs et des Romains et un précis des croyances fabuleuses chez les Indous, les Perses, les Égyptiens, les Scandinaves et les Gaulois. Nouvelle édition avec 43 gravures. 1 volume in-16, cartonné. 1 fr. 25

Corneille : *Le Cid*, — *Cinna*, — *Horace*, — *Nicomède*, — *Polyeucte*, — *Rodogune*, — chaque tragédie, publiée avec des notes, in-18, cartonné. 40 c.

Florian : *Fables*, suivies des Poèmes de Tobie et de Ruth, avec des notes. 1 vol. petit in-16, grav., cart. 75 c.

La Fontaine : *Fables*, Édition classique, précédée d'une notice biographique et littéraire, suivie de Philémon et Baucis, et accompagnée de notes, nouvelle édition entièrement refondue par M. Thirion. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 60

— *Choix de fables*, nouvelle édition publiée avec une notice et des notes par M. Ernest Thirion. 1 vol. avec des illustrations de Gustave Doré et Wogel, petit in-16, cart. 1 fr.

Molière : *Les Femmes savantes*, édition publiée avec des notes. 1 vol. in-18, cartonné. 40 c.

Racine : *Athalie*, — *Britannicus*, — *Esther*, — *Iphigénie en Aulide*, chaque tragédie publiée avec des notes. in-18, cartonné. 40 c.

Voltaire : *Théâtre choisi*. Édition classique, publiée avec notice biographique et littéraire, et des notes. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50

801-08. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P8-08

ALZIRE

TRAGÉDIE

DE VOLTAIRE

ANNOTÉE

Par E. GERUZEZ

Ancien professeur à la Faculté des Lettres de Paris

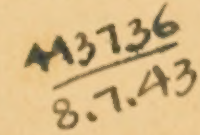
PARIS

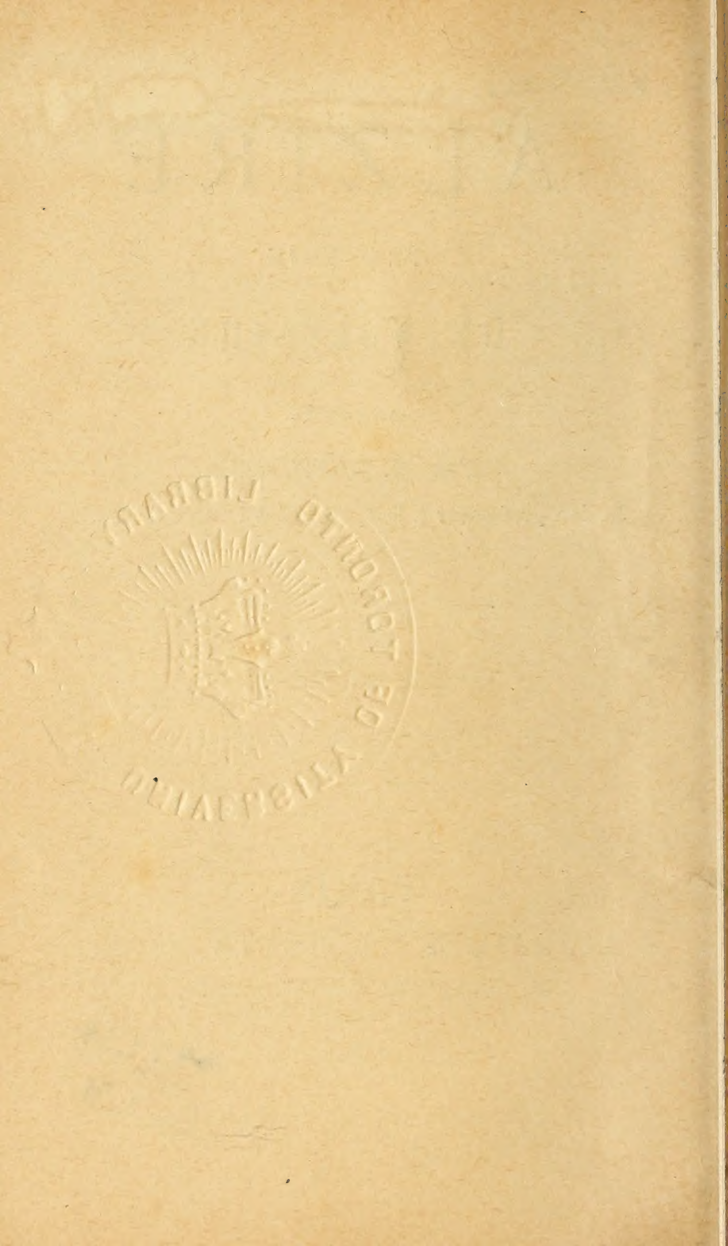
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1908





DISCOURS PRÉLIMINAIRE[1].

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être

1 Ce discours préliminaire est un modèle d'apologie. Voltaire s'y présente tel qu'il veut paraître; tel, sans doute, qu'il aurait voulu être, et tel qu'il eût été si la passion ne l'eût pas souvent emporté loin de ses propres idées et du but qu'il voulait atteindre. L'art si difficile de parler de soi avec convenance, c'est-à-dire sans orgueil ni fausse modestie, n'a jamais été mieux employé.

pensant ; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression ; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchirement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande « ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de « ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. « — Non, lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur, « retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses « compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue « de quelques-uns de ses ennemis que du graveur qui « a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de

« quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, « et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs « défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, « de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce « sont des hommes pour la plupart plus obscurs que « lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et « qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à « cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres!

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supé-

rieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères ; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum*, des Maladies des Artistes[1]. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : *Il faut que je vive*[2].

1 *De Morbis Artificum,* par Bernardin Ramazzini, 1701.
2 Le bienfaiteur était Voltaire, le libelle la *Voltairomanie,* le critique l'abbé Desfontaines, le ministre interrogateur M. d'Argenson. On sait sa réponse : *je n'en vois pas la nécessité.*

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques, car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de Boccalini : « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du « bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en « vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route : « il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage ; « les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de « huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans *Œdipe,* Jocaste dit ces vers :

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade,* dans plusieurs endroits, sentait bien son

sémi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre*[1], qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité),

1 Crébillon.

comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments; quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour propre ; confondre la calomnie est un devoir.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.
D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.
ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.
MONTÈZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
ÉMIRE, } suivantes d'Alzire.
CÉPHANE, } suivantes d'Alzire.
D. ALONZE, officier espagnol.
OFFICIERS ESPAGNOLS.
AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN[1].

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers[2] :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains[3].
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,

1 Alvarez et Gusman sont des personnages d'invention. Le vainqueur du Pérou était Pizarre auquel l'histoire donne quelques-uns des traits dont Voltaire a composé le caractère de Gusman. Le modèle d'Alvarez est sans doute Barthélemy de Las Casas, chrétien tolérant, qui plaida courageusement la cause des malheureux Indiens. Il était évêque de Chiapa, au Mexique.

2 Hyperbole poétique, car le Pérou est bien loin de former la moitié de l'Amérique.

3 L'effet de la vieillesse, dit La Harpe, est de faire tomber plutôt que *d'arracher*. L'expression ne lui paraît pas exacte.

)e nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux [1] :
)es mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
ˌes vainqueurs castillans ont dirigé ma course [2] :
Ieureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
Ǝn mortels vertueux changer tous ces héros !
Iais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
ˌeurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire ;
Ǝt j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs,
)ue le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
e touche au dernier pas de ma longue carrière [3],
Ǝt mes yeux sans regret quitteront la lumière,
ʼils vous ont vu régir sous d'équitables lois [4]
ʼempire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère ;
)ans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père ;
e dois de vous encore apprendre à gouverner,
Ǝt recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Ion, non, l'autorité ne veut point de partage.
onsumé de travaux, appesanti par l'âge,
e suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
arle encore au conseil et règle vos exploits.
royez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Iéritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
e consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps,
)e ma caducité les restes languissants.
e ne veux qu'une grâce, elle me sera chère :
e l'attends comme ami, je la demande en père.
Ion fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
ujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
ongez que ce grand jour doit être un jour propice,
Iarqué par la clémence, et non par la justice.

1 Châteaux ailés est une périphrase poétique qui appartient à oltaire : avant lui Scudéri avait dit *châteaux flottants*, qui est oins heureux.

2 Si Alvarez commandait les Castillans, c'est lui qui dirigeait ur course et non eux la sienne.

3 *Toucher au dernier pas* manque d'exactitude. Ce sont les pas Alvarez qui touchent ou vont toucher au terme de sa carrière.

4 *S'ils vous ont vu* paraît irrégulier à cause du futur qui préède. Il n'en est pas moins correct, grâce à la pensée qui se transorte au moment où Alvarez quittant la vie pourra dire : *J'ai vu* on fils régner avec justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez :
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage [1] ;
Soumis au châtiment, fier de l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux [2].

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,

1 On cite souvent ces deux vers comme un exemple de belle métaphore.

2 Le sang qui teint les dieux n'est pas la cause mais la conséquence des vœux qu'on leur fait. Voltaire veut dire que les dieux donnent eux-mêmes l'exemple de régner par la terreur, puisqu'ils exigent des sacrifices humains, mais il ne le dit pas.

Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner :
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre;
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre[1].
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père[2].
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper embrasse mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
« Vivez, aux malheureux servez longtemps de père;
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
« Allez, la grandeur d'âme est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir;
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?

1 Vers brillant et ingénieux. Voltaire a voulu donner de l'éclat au style d'*Alzire* et y imprimer comme une teinte du soleil des tropiques. Il y a souvent réussi.

2 Transition heureuse. Il est fâcheux que le poëte procède par distiques, ce qui gâte, par l'uniformité, sa brillante versification.

Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien ! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens.
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie[1];
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils : plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis[2].
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu :
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien ! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,

1 Nous verrons au cinquième acte que le poëte étend cette loi même aux meurtriers, pour amener, sans souci de la vraisemblance, il est vrai, une scène pathétique entre Alzire et Zamore, et préparer le beau dénoûment qui termine cette tragédie.

2 Voltaire se trouve ici d'accord avec les oracles de la pensée religieuse : avec Pascal, qui a dit : « Vouloir mettre la religion dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. » Avec Fénelon : « Il faut persuader et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? .. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. »

Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère[1] ;
Et, rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul vous pouvez tout sur le père d'Alzire :
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à sa fille et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait... J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux :
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle ;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle :
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La loi doit y jeter ses racines profondes ;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes[2] ;
Ces féroces humains qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont, d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens[3],
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

1 *Fléchir le caractère d'un cœur!* Si Voltaire eût trouvé ailleurs cette périphrase, il l'aurait marquée à l'encre rouge.

2 Ce beau vers est précédé de lignes qui tombent gauchement les unes sur les autres en délayant la même idée.

3 Le mot *liens* revient trois fois dans cette scène en fin de vers et rime deux fois avec *chrétiens*. Nous la reverrons encore. Il serait trop long de relever toutes les négligences de style et de versification.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien ! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable[1] :
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur :
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui longtemps de père, ainsi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête.
Va, dans ton temple auguste en ordonner la fête :
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille : elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,

[1] Le mot *haïssable* commençant par une aspiration, la seconde syllabe du mot *même* n'est point élidée. Heureusement pour l'oreille on ne la prononce pas, de sorte que la faute contre la prosodie n'est sensible qu'à la réflexion.

Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées[1] :
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste[2]!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste :
Daigne veiller sur elle et conduire son cœur!

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur.
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde :
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs ;
Remonte au rang des rois, du sein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère[3] :

1 *Rends les bornes éclairées* est à plusieurs titres une méchante périphrase. D'ailleurs, en bonne géographie, c'est aux pôles et non sous l'équateur qu'on doit placer les bornes du monde.
2 Triste fin de vers.
3 Voltaire avait déjà dit dans *la Mort de César :*

Tout homme à son état doit plier son courage.

Mais *caractère* aussi bien que *courage* se *plie* sans élégance à un *état.*

Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur :
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse[1].

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du Soleil le redoutable empire[2] !
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'État,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat[3];
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre :
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi[4];
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton âme entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :

1 *On* est bien vague.

2 Les Incas qui régnaient sur le Pérou au moment de la conquête espagnole, se disaient fils du soleil.

3 Zamore avait survécu au combat, et nous verrons par son récit qu'on a pu croire seulement qu'il avait laissé sa vie dans les tortures. Mais c'est le malheur de la plupart des personnages de cette pièce d'ignorer ce qu'ils devraient ou, tout au moins, pourraient savoir.

4 Voltaire se souvient ici de Virgile :

Id cinerem aut Manes credis curare sepultos ?
Én., liv. IV, v. 34.

Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite?
Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir :
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure.
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur :
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ces feux victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui [1].

MONTÈZE.

Ah! que dis-tu, ma fille? Épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse!
Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,

1 Cette réponse d'Alzire est admirable. Corneille et Racine l'auraient enviée à leur disciple.

Par la main du devoir est à jamais tracée[1];
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante hauteur de ces retardements[2].
J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce :
Ils sont en liberté ; mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême ;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même ;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond :
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère : et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi ;
C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi[3] 3

1 Peut-on dire *tracer une carrière*, comme on dit *tracer une route*?

2 On peut comparer ce début avec celui de la scène qu'Orosmane ouvre par ces mots : *Paraissez, tout est prêt*. On verra comment la différence des sentiments et des caractères modifie le langage des personnages dans une situation semblable.

3 Orosmane dit à Zaïre :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore.
Ce cacique obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté : mort, doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie :
Je l'aimais, je l'avoue, et tel fut mon devoir ;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur :
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle.

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle ;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous pour servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays, qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants, dieux vains de nos vastes contrées,
A des dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire [1];
Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte et mes regrets
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante et du milieu du monde [2],
L'astre du jour a vu ma course vagabonde
Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient sur ses pas [3].
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance.

1 L'empire de Zamore! c'est une hyperbole en rapport avec l'emphase de tout ce discours.

2 Redondance. Le milieu du monde est l'équateur qui partage en deux la zone brûlante, en vers, et torride, en prose.

3 Ces vers semblent un souvenir de Virgile : *Georg.*, l. II, v. 401.

Redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

Ces réminiscences de l'antiquité sont rares dans Voltaire.

A mes vastes desseins ont rendu l'espérance :
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour[1].
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans[2].
J'arrive[3], on nous saisit; une foule inhumaine,
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

1 La vengeance et l'amour sont des vertus de l'état barbare.

2 Zamore conte à ces braves Américains ce qu'ils savent auss bien que lui, et poursuit en leur demandant ce que comme lui il doivent ignorer. Son discours n'en est pas moins une belle décla mation.

3 « Ce n'est pas assez de dire *j'arrive*. Si le spectateur conten de voir Zamore n'en demande pas davantage, le lecteur un pe plus difficile lui dira · pourquoi arrivez-vous? Vous dites dans un des scènes suivantes : *je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire* mais comment venez-vous au hasard, au milieu de vos ennemis dans une ville fortifiée, avec une suite de quelques amis? Com ment arrivez-vous de manière à être *saisi* en arrivant, sans pou voir prendre aucune défense? Quel était votre dessein? Espériez vous de vous cacher sous quelque déguisement? Aviez-vous quel que intelligence dans la ville? Y avait-il quelque entreprise formé ou pour vous venger de Gusman ou pour tirer Alzire de ses mains?. Ce n'est pas même l'amour qui peut être le prétexte de tant d'im prudence · vous ignorez où est Alzire; vous le demandez vingt foi pendant tout le second acte. » (*La Harpe.*)

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer a des tourments honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime ;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même ;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur[1] !

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner[2] !
Es-tu roi ? Cette ville est-elle en ta puissance ?

ALVAREZ.

Non : mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux ?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ? qui peut t'inspirer cette auguste clémence[3] ?

1 Cette période poétique est bien conduite et produit toujours de l'effet lorsqu'on la déclame avec feu.

2 L'épigramme est d'autant plus sanglante qu'elle jaillit d'un rapprochement qui n'est point cherché.

3 Pourquoi faut-il que ces vers, dont le tour est vif, soient alourdis par tant d'épithètes ?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent[1]:
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir:
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre[2],
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours[3].
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux, affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si longtemps[4]?
(*Il l'embrasse.*)
Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?

1 Ce vers, vraiment beau, est affaibli par les développements qui le suivent.

2 Alvarez ne veut pas être en reste de périphrases astronomiques avec Zamore.

3 Quel circuit! que de circonlocutions pour dire une chose si simple!

4 A la rigueur on comprend que le vieil Alvarez, dont les yeux sont affaiblis, ne reconnaisse pas tout d'abord son libérateur, mais Zamore, qui a bonne vue, tarde bien à reconnaître Alvarez.

Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire... Hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre ;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais[1]!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui, crois-moi. Puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens[2]
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.

1 Ces réflexions sur le caractère moral des pleurs sont un peu vagues, et sentent plus l'homélie que la tragédie.
2 Ces *liens* reparaissent pour la cinquième fois à la fin d'un vers.

Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers[1].
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'âme de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu[2]?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance[3]?

SCÈNE IV

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;

1 *L'univers*, le *monde*, la *terre*, toutes ces expressions vagues dans leur noblesse banale, ont été trop prodiguées dans cette pièce.
2 Ici l'apposition ne peut pas servir de complément. La phrase entière par le sens n'est pas achevée grammaticalement. Il faudrait une conjonction.
3 Cette fois la vue de Zamore ne sera pas longtemps en défaut. En effet, malgré l'interrogation il a déjà reconnu Montèze.

Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre âme était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins[1],
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis : puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit dans ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondements
Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants[2] :
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime[3].
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille;
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :

1 *A nos cruels destins* est un hémistiche de remplissage. L'expression ne serait juste que si l'imagination pouvait personnifier *nos cruels destins*.

2 Cusco, capitale de l'empire des Incas.

3 Il fallait, en effet, qu'il sût cela et qu'il n'en sût pas davantage dans l'intérêt de la fable imaginée par le poète. Quant à la vraisemblance, Voltaire ne s'en est pas inquiété.

Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais, hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles;
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants[1]?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre:
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares:
Mais, pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi: calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés[2].

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!

1 Voilà de bien beaux vers et même un peu trop poétiques dans la bouche du vieil et insignifiant Montèze. La réponse de Zamore est du même ton et d'un éclat semblable, mieux en rapport avec l'âge et le caractère du personnage.

2 Abner dit mieux (*Athalie*, act. I, sc. 1.):

Que les temps sont changés!

Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton âme magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre;
Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre[1].

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure[2].

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi! ta religion? quoi! la loi de nos pères?

1 Montèze a fait de grands et rapides progrès à son âge! La science de l'homme, l'art de penser sont des expressions surprenantes pour le temps, le lieu et le personnage. Voltaire pense à Locke, à Condillac, à la France, il oublie Montèze et l'Amérique.

2 Vous deviez à son sort unir tous mes moments.
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Racine, *Iphig.* act. IV, sc. VI.

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé !
Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! Cruel, les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien :
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;
Viens ; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir ;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, *à Montèze.*

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

MONTÈZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai !

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.
(*Aux gardes.*)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois ;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours et corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? Que résoudre et que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise :
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise,
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure :
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondants sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchaînés en ces lieux,

Servent à cimenter cet asile odieux[1];
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé[2], qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance
Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
Qu'il meure... Mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

1 *Cimenter* est poétique dans le sens figuré, mais ici il est pri[s] au propre et accolé au mot abstrait d'asile avec lequel il ne peut s[']lier.

2 Périphrase pour désigner la poudre à canon.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi[1]!
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières[2];
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir[3]!

1 « C'était une nouveauté bien hardie que de marier Alzire au troisième acte avec Gusman qu'elle abhorre, et d'ôter par là tout espoir à Zamore pour qui le spectateur s'intéresse. Aussi ce monologue excita-t-il à la première représentation une espèce de murmure. On ne pouvait deviner les ressources du génie. Mais quand on entendit la scène de Zamore avec Alzire, la salle retentit d'acclamations. » (*La Harpe*.)

2 Ce langage paraît trop pompeux dans la bouche d'Alzire au désespoir. Voltaire ne s'en soucie pas et songe à lutter contre Horace, qui a dit, liv. I, ode III :

> Nequicquam deus abscidit
> Prudens Oceano dissociabili
> Terras.

3 « *Où* j'ai pu consentir. » *Où* est pris dans le sens d'*auquel* selon l'usage de nos vieux auteurs, suivi encore au XVII[e] siècle par Molière surtout, et souvent même par Racine ; comme, par exemple, dans *Iphigénie*, act. III, sc. V :

> Voilà donc cet hymen *où* j'étais destinée !

Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon âme déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitants des lieux si chers à mon enfance[1]?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déjà le sanglant tribunal[2];
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!

1 Et depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance?
Racine, *Phèdre*, act. I, sc. I.

2 *Le sanglant tribunal* désigne sans doute l'inquisition, et
feux enfermés sous la terre, ses réchauds allumés pour donne
question. La Harpe ne comprenait pas, puisqu'il demande : «
tribunal de qui? » et qu'il ajoute : « *le* doit gouverner quelque ch
quand il n'y a pas d'épithète spécifique. » Voltaire croyait av
spécifié le tribunal par l'adjectif *sanglant*.

Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie[1]!
Serment qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CEPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis mon âme est attendrie:
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son âme enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée[2].

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Émire! et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;
De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.

1 On comprend ce que veut dire Voltaire, mais il n'exprime pas heureusement sa pensée.
2 *Frappée d'un dessein* n'est pas le mot propre.

Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler : ah! quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourments que j'endure;
Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe! qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois!

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
(*Elle tombe dans les bras de sa confidente.*)
Zamore!... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire[1]!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon âme!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!

1 « Voltaire a mis plus de reconnaissances sur la scène qu'au
cun autre auteur; *Zaïre, la Mort de César, Alzire, Mahome*
Sémiramis sont fondés sur des reconnaissances. Cependant ce
tragédies ne se ressemblent point du tout : c'est que le même res
sort peut produire des effets absolument différents. « D'ailleurs
disait-il, les hommes sont comme des lapins qui se prennent tou
tours aux mêmes pièges. » (*La Harpe.*)

Cher et fatal objet de douleur et de joie[1]!
Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas[2].
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis, tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi...

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

1. Nous trouvons la même antithèse dans ce vers de *Brutus*, act. V :

Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse !

2. Il fallait laisser *tes appas* dans le vocabulaire suranné de la galanterie. Voltaire a placé plus maladroitement encore ce mot au neuvième chant de *la Henriade*.

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! vois donc l'abîme où le sort nous engage ;
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas ;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée ;
Que je t'aimais toujours ; que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse ;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable[1] ?

1 Ici Voltaire est vraiment poëte. La passion d'Alzire s'exprime avec éloquence, naturellement. La situation est terrible et tou-

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels,
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime :
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même ;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois[1].

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah ! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel ! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, *à son fils.*

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(*A Zamore.*)
O toi ! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour[2];
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je ? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce barbare?

touchante, comme l'entretien de Rodrigue et de Chimène après la mort du comte, et Voltaire paraît s'élever au niveau de son modèle.

1 Tout ce morceau est admirable. *Tous ont su que je t'aime*, comme ce présent qui brave la grammaire exprime fidèlement la passion! *A Gusman même* est sublime.

2 La situation est dramatique, mais on regrette qu'elle soit amenée par tant d'invraisemblances et qu'Alvarez se serve de locutions aussi languissantes que celle ci : « Ajoute à ma joie en cet auguste jour. »

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare!

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux [1].
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève; et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre:
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père et punissant le fils.

ALVAREZ, *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre [2]?

1 Ce vers est d'une grande beauté. Il exprime la supériorité de Zamore sur Gusman et la confusion de cet orgueilleux vainqueur devant un esclave. Les traits de ce genre, et ils sont rares, sont toujours accueillis avec transport.

2 Il est au moins étrange qu'Alvarez ait ignoré jusqu'alors les cruautés de son fils.

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir[1]
Jusqu'à le réfuter quand je dois le punir !
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.
(*A Alzire.*)
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez ;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire ;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux ;
Vous que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(*A Gusman.*) (*A Alvarez.*)
Cruel ! Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père :
(*A Zamore.*)
Toi, jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié[2],
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.
(*En montrant Zamore.*)
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère[3],
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers[4] :
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres ;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste ;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.

1 *Daigner m'avilir* est une expression qui touche au grotesque. Ce sont de ces mots qui, suivant l'expression de J.-B. Rousseau,

Hurlent d'effroi de se voir accouplés.

2 Un *sort lié* à un *joug* est une singulière métaphore.

3 Expression impropre qui donne à croire qu'Alzire a visité l'Europe.

4 Puisqu'Alzire sait qu'il y a un autre monde, elle ne doit pas dire que l'Amérique est un *univers*.

Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi:
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits:
Punis une coupable, et sois juste une fois[1].

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt: mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire[2]?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils! de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

1 Toute cette tirade depuis *Zamore, tu m'es cher*, jusqu'à la fin, est admirable de force logique et de passion véhémente.

2 Il fallait que Zamore fût le libérateur d'Alvarez et que Gusman conservât un grand fonds de piété filiale pour que Zamore ne fût pas puni immédiatement. La combinaison dramatique qui amène ce résultat est fortement conçue.

SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, OFFICIER ESPAGNOL.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez :
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas ;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre [1],
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer :
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer [2].
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous : vous l'êtes pour la gloire ;
Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(*Aux Espagnols qui l'entourent.*)
Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

1 Voudrais-je de la terre inutile fardeau....
Racine, *Iphig.*, act. I, sc. II.

2 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer
Racine, *Esther*, act. I, sc. III.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous.
J'y vole ; adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jetant à genoux.*

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie :
Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux ; vous lui devez le jour[1].
Pardonnez... Je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi ; je serai ton appui :
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; sois mon sang, sois ma fille :
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
Son âme à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas ! que n'êtes-vous le père de Zamore !

1 Cet hémistiche est amphibologique. La même idée est exprimée sans obscurité par ce vers de la seconde scène du deuxième acte :

La mort a respecté ces jours que je te dois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et, de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire[1] !
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire !
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien : pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien[2]. Demandez-moi ma vie
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

À plaindre ? lui, mon père !
Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi ! vous joignez encore à cet ardent courroux

1 Il est évident que *le prix de la victoire* est là parce que *votre victoire* n'aurait pas suffi à la rime.

2 Ce jeu de mots sur *cœur* conviendrait à peine dans une comédie. Deux vers plus bas nous voyons ce même cœur *opprimé*.

La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux[1]?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon âme est saisie,
Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée[2]!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté[3].

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que, sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage[4]?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur[5],
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

1 Gusman n'en est pas à soupçonner. Tout ce dialogue est bien faible.

2 *Douleur effrénée* est plus que négligé.

3 Ces trois vers sont mauvais; le rapport du cœur d'Alzire au climat devrait s'étendre au vers suivant et il n'en est rien. La métaphore est brusquement interrompue. *Souplesse* est un mot impropre, et le poëte ajoute un vers parasite pour introduire celui de *douceur*, qui est le seul juste.

4 Ces vers reproduisent une idée déjà exprimée par Racine :

> Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
> A de nouveaux mépris l'encourager encore.
> *Andromaque*, act. II, sc. v.

5 Ce sentiment si cruel dans l'amour a inspiré des traits touchants à Corneille et à Racine :

> Faible soulagement d'un malheur sans remède!
> Pauline! je verrai qu'un autre vous possède.
> *Polyeucte*, act II, sc. I.
> Et cependant un autre
> Possédera ce cœur dont j'attirais les vœux.
> *Mithrid.*, act II, sc. VI

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(*Il sort.*)

GUSMAN, *seul.*

Quoi ! n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés..
Que vois-je? Alzire! ô ciel !

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse ;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce [1].

[1] Alzire demandant à son époux outragé la grâce de son amant, rappelle, avec analogie dans l'objet et contraste dans les rapports, Pauline implorant l'appui de Sévère, son amant, en faveur de Polyeucte, son époux. Dans cette lutte de deux grands poètes, le vieux Corneille garde le premier rang.

J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs :
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs[1].
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre âme,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs avant de les blâmer ;
Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre âme à mes yeux est encor possédée ;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

1 Il y a ici une syllepse ou accord de pensée et non de mots, car *leur* est un pluriel et ne peut se rapporter grammaticalement à *une Espagnole.* C'est ainsi que Racine a pu dire dans *Athalie* :

> Entre *le pauvre* et vous vous prendrez Dieu pour juge,
> Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin
> *Comme eux* vous fûtes pauvre et comme eux orphelin

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime ; on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr :
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

ÉMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, grâces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de temps : tu balances encore !

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit ?
Et le conseil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre [1].

1 Voltaire se répète, car il a déjà dit dans *Brutus*, act. IV, sc. v :

Déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice [1].
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT [2].

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs,
Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis, tu meurs.

1 Alzire fait des maximes à la manière de La Rochefoucauld. C'est bien fort pour une Américaine.

2 « La vraisemblance est manifestement violée au quatrième acte et de plusieurs manières. Gusman est vainqueur ; Zamore est en prison, la nuit vient et le soldat qui a trouvé moyen de le délivrer l'amène devant Alzire au lieu même où elle vient de parler à Gusman. Ici les invraisemblances sont accumulees. D'abord comment le soldat qui a consenti à s'exposer au danger le plus imminent augmente-t-il si gratuitement ce danger, en amenant Zamore de la prison dans le palais même de Gusman, au lieu de précipiter son évasion ? Comment Alzire elle-même expose-t-elle son amant à un péril si manifeste ? Certainement elle ne doit avoir rien de plus pressé que de le savoir en sûreté ; elle n'a pas d'autre dessein, et ce n'est pas là le cas de tout risquer pour une entrevue d'un

Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide,
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement :
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! j'obéirai. Mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah? qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon âme va te suivre au fond de tes déserts
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver[1].
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?

moment. Ce n'est pas tout : Gusman vient de quitter Alzire. Où est-il dans cet instant? que fait-il? on ne doit pas l'ignorer. Comment, après tout ce qui s'est passé, laisse-t-il à sa femme la liberté d'être seule dans la nuit et d'entretenir son amant? Cette conduite est bien étrange, et un vers de la pièce la rend encore plus inexplicable. Dans le récit que fait plus loin la suivante d'Alzire de ce qui vient de se passer entre Zamore et le soldat, se trouve ce vers :

Au palais de Gusman je le vois qui s'avance.

Où est donc le lieu de la scène, si ce n'est pas dans ce même palais de Gusman et d'Alvarez, dans le palais du gouverneur? Supposons encore qu'on ait mis palais au lieu d'appartement, qui était le mot propre, mais alors comment Alzire, au milieu de la nuit, n'est-elle pas dans l'appartement de son époux? » (La Harpe.)

1 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Racine, *Iphigénie*, act. IV, sc. VI.

Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, et te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il suffit : il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime, elle est ma perte; adieu.
Périssent tes serments, et ton Dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête : quels adieux! arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage[1].

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs?

1 « Cette sortie de Zamore laisse le spectateur dans une grande impatience de savoir ce qu'il aura fait. Le récit d'Émire, et ensuite la scène où l'on vient arrêter Alzire, augmentent encore l'incertitude et la terreur. » (*La Harpe.*)

Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas[1].

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe, il me laisse :
Il part ; que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! quoi ! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(*Émire sort.*)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible,
Je connais peu tes lois : ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux[2] :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts !
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains[3].
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore : ô ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah ! Zamore est perdu.

1 La passion vraie qui anime cette scène, le mouvement du dialogue, l'intérêt puissant de la situation, tout contribue à faire oublier au théâtre les invraisemblances signalées par La Harpe, et dans le cabinet même on est tenté de les excuser.

2 *Perce à peine* manque d'harmonie, dit La Harpe ; cela est vrai, mais un tort plus grave, c'est que la métaphore n'est pas juste ; une *main* ne *perce* pas un nuage.

3 Voltaire aime ces lieux communs de morale. C'est ainsi qu'il dira dans *Mahomet*, act. I, sc. IV :

> L'insecte enseveli sous l'herbe
> Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel
> Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Chère Émire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite :
Votre amant au palais court et se précipite;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe; et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : « Qu'il meure ! » on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, madame, ô ciel?

ALZIRE.

Je puis mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort ! ô vengeance trop forte !
Cruels ! quoi ! ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi ! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers !
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens ; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude[1]?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas[2].
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah! mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?

1 « *Flotter l'incertitude dans l'horreur de l'inquiétude* est une surabondance de mots qui même ne vont pas bien ensemble. » (*La Harpe.*)

2 Voltaire se copie après avoir copié Racine. Il a dit dans *Zaïre*, act. IV, sc. I :

> Ah! que fait Orosmane? Il ne s'informe pas
> Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas.

Et Racine l'avait devancé dans *Andromaque*, act. V, sc. I :

> Il ne s'informe pas
> Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.

Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore :
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux ;
Par ce déguisement la vue était trompée.
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père[1] :
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et, tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
« Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras ;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie ;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours[2].
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice ;

ALZIRE.

Vous pourriez...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas ;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats :
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois : cependant

1 Ainsi le père d'Alzire était dans la chambre de Gusman et Alzire n'y était pas. C'est à n'y rien comprendre. Quoique Voltaire cherche à voiler ces invraisemblances en faisant dire plus haut à Montèze :

> Hélas! nous demandions la grâce de Zamore,
> Alvarez avec moi daignait parler encore,

on voit trop que le moment est mal choisi pour une délibération, qu'il n'y a pas urgence à prononcer immédiatement sur le sort de Zamore dont on n'a rien à craindre, et que pour tout dire personne à ce moment n'est où il devrait être.

2 Périphrase pour désigner la médecine, qui oublie quelquefois pourquoi elle a été inventée.

Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie ;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce ! à mes tyrans ? les prier ! vous, mon père.
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté ;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage ;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel ! inspire-moi, j'implore ta clémence !

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ALZIRE.

O ciel ! anéantis ma fatale existence.
Quoi ! ce Dieu que je sers me laisse sans secours !
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours !
Ah ! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
Eh ! quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi ! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable[1] ?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,

1 On ne boit pas la lie à longs traits : on boit un breuvage jus-qu'à la lie qui reste au fond du vase. *Si durable, insupportab[le]* sont de véritables chevilles. Ce monologue, le plus grave acc[ès] philosophique d'Alzire, a fait dire au satirique Gilbert :

Alzire au désespoir commente *le Phédon*.

D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort[1].

1 Alzire parle ici selon son caractère et selon la nature. Il est fâcheux que ces sentiments si vrais et si touchants s'expriment par cinq distiques, qui se suivent et se ressemblent.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blamée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...

Je suis père, mais homme ; et, malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne : il a, dans sa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire ?
Ah ! parle, que faut-il ?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée [1].
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus [2].
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne [3].
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.

1 Cette loi, qui vient d'être faite, ne durera guère : elle n'a pas laissé de trace dans l'histoire. On voit trop que c'est un expédient du poète pour amener une scène ; mais la scène étant belle et pathétique, on ne songe pas à le chicaner sur cette loi apocryphe.

2 Pourquoi sur Alzire ? Dans l'hypothèse du poète, la loi qui sauve la vie de Zamore pour prix de sa conversion ne protége pas Alzire, déjà chrétienne.

3 Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne.
Corneille, *Polyeucte*, act. II, sc. III.

Cruel! pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, *à Alzire.*

Alzire, jusque-là chérissons-nous la vie?
La rachèterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes dieux, pour le Dieu de Gusman?
(*A Alvarez.*)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays[1]?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien[2].

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(*A Alzire.*)
Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon âme en secret ne fut point démentie.

1 « La situation rend sublimes ces vers, dont l'expression est si simple. Ils ont d'ailleurs le mérite de naître absolument du sujet, et de ne pouvoir être placés que dans l'endroit où ils sont. » (*La Harpe.*)

2 Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.
Corneille. *Polyeucte,* act. IV, sc. III.

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels! ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse; et ces lugubres cris...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels! sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur!
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner [1]:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*A Alvarez.*)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.. mais pour vous imiter.
Je meurs: le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire:
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.
(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)
Montèze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*A Zamore.*)
Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,

1 « Voltaire a souvent raconté qu'il avait été fort longtemps sans pouvoir trouver un dénoûment pour *Alzire*, dont il fût content. Tout le monde, d'ailleurs, trouvait son plan impraticable. Censuré de tous côtés et ne trouvant point de cinquième acte, il était prêt à se rebuter lorsqu'une nuit l'idée du pardon de Gusman, et celle du changement de religion proposé à Zamore lui vinrent à la fois. Il se leva sur-le champ et ne quitta point l'ouvrage qu'il ne fût achevé, et il l'envoya à Paris, malgré les critiques. » (*La Harpe.*)

M'ordonne de te plaindre et de te pardonner[1].

ALVAREZ.

Ah! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée:
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États;
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez.*)
Daignez servir de père à ces époux heureux:
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.
(*Il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.

1 Ces vers célèbres sont la reproduction de la réponse du duc François de Guise (1519-1563) à un gentilhomme Angevin soupçonné de l'avoir voulu assassiner pendant le siége de Rouen. La voici textuellement : « Or çà je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer, sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison. » C'est à tort que quelques historiens font adresser ce discours à Poltrot, meurtrier du duc au siége d'Orléans.

Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable; et mes tristes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père!
Vivez longtemps heureux; qu'Alzire vous soit chère!
Zamore, sois chrétien! je suis content; je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne[1].

1 « Nous croyons, avec beaucoup de gens de lettres, que cette tragédie, qui n'est pas au théâtre d'un aussi grand effet que *Zaïre*, est d'une création bien plus élevée et bien plus difficile. Les caractères originaux et contrastés de Zamore, d'Alvarez et d'Alzire, la peinture des mœurs, les éclairs de génie qui brillent à tous moments dans les détails et les difficultés vaincues, tout nous fait regarder cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de l'auteur. » (*La Harpe.*)

FIN D'ALZIRE.

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.


University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
413736
Voltaire, François Marie Arouet de
Alzire; ed. by Geruzez.
LF
V935aG